



UN

BON

DÉBUT

UN FILM DE AGNÈS MOLIA ET XABI MOLIA

Produit et coproduit par Agnès Molia et Xabi Molia. Réalisé par Agnès Molia et Xabi Molia. Scénario de Agnès Molia et Xabi Molia. Musique de Agnès Molia et Xabi Molia. Montage de Agnès Molia et Xabi Molia. Distribution de Agnès Molia et Xabi Molia. © 2018 Agnès Molia et Xabi Molia. Tous droits réservés.

Logo of production companies and funding sources.

Dossier d'accompagnement pédagogique

UN BON DÉBUT

UN FILM DE

Agnès Molia et Xabi Molia

DURÉE : 100 mn

AVEC LES ÉLÈVES

Melinda, Nels, Tamara, Ziyad, Albina, Chiara, Colleen, Elias, Frank, Halit, Herman, Maïa, Rayan, Tatiana et Sudahan

ET L'ÉQUIPE DE STARTER

Antoine Gentil, Véronique Eugène, Nadia Touati, Natacha André, Luca Macia et Nino Plaisant

SYNOPSIS

Ils ont l'âge d'entrer en troisième et déjà une réputation d'irrécupérables. Pendant des mois, ils ont vécu loin du collège, en rupture presque totale avec la vie scolaire. À Grenoble, une classe unique en France du nom de « Starter » leur ouvre ses portes. Pendant cette année particulière, *Un bon début* a filmé leur adolescence, difficile et malmenée – mais dont le cours peut encore changer.

**Au cinéma
le 12 octobre**



AU SOMMAIRE DU DOSSIER

Entretien avec Agnès et Xabi Molia	p. 3
Le dispositif Starter	p. 7
Repères : le décrochage scolaire en France	p.8
Pour aller plus loin : entretien avec Pierre-Yves Bernard	p. 10
Partenaires	p. 14

Crédits

Dossier réalisé par Pauline le Gall, Julie Maillard (Agence éditoriale Paludes) et Vital Philippot pour Zérodeconduite, en partenariat avec Haut et court distribution.

LE FILM

Entretien avec les cinéastes Agnès Molia et Xabi Molia

Propos extraits du dossier de presse du film © Haut et court

Le film se déroule dans l'ordre chronologique d'une année scolaire pas comme les autres au sein d'un dispositif nommé Starter. Pouvez-vous nous expliquer de quoi il s'agit ?

A. M. : C'est un dispositif public et expérimental, unique en France, qu'Antoine a mis en place il y a dix ans. Le temps d'une année scolaire, une classe de troisième accueille quinze filles et garçons dont plus personne ne sait quoi faire. Des élèves parfois virés de tous les collèges de l'agglomération. Des « irrécupérables » — c'est en tout cas comme ça qu'ils sont perçus.

X. M. : Pendant un an, ces adolescents vont vivre une scolarité à part, en vase clos, mais pour mieux apprendre à se reconnecter au monde. Ils préparent leur brevet, ils font des stages pour s'essayer à différents métiers, ils cherchent un chemin alors que ce qui les guette, c'est l'exclusion sociale. Autour d'eux, une équipe enseignante refuse cette fatalité.

« On savait qu'on allait évoluer pendant une année dans un univers marqué par l'extraordinaire, celui de jeunes qui vivent déjà dans les marges de la société française. »

Un tel sujet, si délicat, nécessite certainement beaucoup de préparation.

X. M. : On a fait d'assez longs repérages, étalés sur un an et demi. Nous avons suivi deux promotions de Starter avant de filmer la suivante.

A.M. : On savait qu'on allait évoluer pendant une année dans un univers marqué par l'extraordinaire, celui de jeunes qui vivent déjà dans les marges de la société française. Alors c'était important pour nous de pouvoir discerner au préalable ce qui était habituel, récurrent, « normal » dans une année Starter, et les situations qui représentaient au contraire de véritables imprévus.

X. M. : Quand on a commencé à tourner, on savait un peu de quoi on allait parler, et surtout dans quel cadre : un lieu précis, le temps d'une année. Mais impossible de deviner comment ces adolescents-là réagiraient à ce cursus scolaire particulier. On ignorait ce qu'on allait raconter, à quelles métamorphoses on allait assister, ni même quels seraient les protagonistes du film.





« Notre travail s'élabore à partir d'un accord partagé : on ne pourra jamais faire un documentaire « contre » les gens qu'on filme. On filme « avec », et dans une forme de douceur. »

Que pouvez-vous nous dire de ces quinze élèves sélectionnés ? Comment ont-ils accepté le tournage ?

A. M. : Chaque élève est une histoire réellement extraordinaire. Tamara, la jeune fugueuse, nous a tout de suite frappés par sa très forte personnalité. Elle est d'apparence frêle mais une volonté de fer l'anime. Elle échappe à tout. Même chose avec Nels... Pourquoi ceux-là occupent-ils dans *Un bon début* une place plus importante que les autres ? Notre travail s'élabore à partir d'un accord partagé : on ne pourra jamais faire un documentaire « contre » les gens qu'on filme. On filme « avec ».

X. M. : Oui, « avec », et dans une forme de douceur. On a tourné avec ceux qui en avaient le plus envie. Le mystère est que certains adolescents, très réticents au départ, ont bien voulu être regardés, ont aimé cela peut-être – mais sans narcissisme. Ce qui se joue est plus profond, cela a à voir avec une forme de reconnaissance.

A. M. : Notre travail, c'est de regarder des gens qu'on regarde peu. On recueille des histoires de vie qui n'ont pas pu être écoutées. Certains adolescents saisissent le film comme une opportunité de faire entendre ce qu'ils traversent. Ils sentent qu'on est là pour eux, alors ils ont envie d'être là pour nous.

Comment vous êtes-vous partagé le travail ?

A. M. : Je suis plus active sur le tournage, sa préparation, les relations au long cours avec les gens qu'on filme. Xabi se concentre sur la mise en image, et c'est lui qui prend en charge les premières étapes du montage. Mais entre nous, le dialogue est permanent sur la narration : on raconte quoi ? Comment ? Quand est-ce qu'on s'éparpille, quand est-ce qu'on se recentre ? Être deux nous permet de voir plus large.

X. M. : On a un langage de cinéma absolument commun, on n'est pas frère et sœur pour rien : une caméra sur pied chaque fois que c'est possible, de très longues prises, la recherche d'une forme d'impassibilité. Mikaël Lefrançois, notre chef-opérateur, joue un rôle-clé dans ce processus, car on lui laisse une grande autonomie. Pour nous réalisateurs, le tournage est un temps du lâcher-prise. Le film doit beaucoup aux choix de Mikaël, à son intuition du cadre juste.

Le langage, son apprentissage, ses codes, sont au cœur du documentaire.

X. M. : Oui, on sent très vite que l'insertion passe par la maîtrise de certains codes élémentaires. Se dire bonjour, se dire au revoir, s'aventurer dans le langage des adultes aussi, par exemple quand les élèves apprennent à passer des entretiens d'embauche.

A. M. : Ce qui est beau, c'est que la littérature est très présente, aussi. Sous sa forme la plus classique, c'est la sacro-sainte fable de La Fontaine, qui plaît aux élèves parce qu'ils se sentent « à l'école comme tout le monde ». Mais Antoine leur fait découvrir aussi Maylis de Kerangal, Bernard-Marie Koltès...

X. M. : Starter, ce n'est jamais l'école au rabais, bien au contraire. Antoine croit de manière presque fervente à l'idée que ces élèves, qui ont pourtant collectionné les mauvaises notes par le passé, sont capables de tout. Il les emmène voir du théâtre contemporain, il leur fait analyser le discours des médias, il veut qu'ils soient en contact avec le meilleur de la culture. L'idée, c'est d'abattre les cloisons autour d'eux.

Des formules très fortes sont prononcées, comme par exemple quand Antoine dit à un des élèves : « Tu as des ressources ». Quelle est la phrase qui vous a le plus marqués ?

A. M. : C'est Antoine qui dit à Nels : « Tu crois que je vais te virer ? Mais à Starter, on ne vire pas les gens. » C'est fou, un professeur qui dit ça. Ça résume tout ce qu'Antoine est, tout ce que porte ce projet : une persévérance sans faille, appuyée sur la conviction que rien n'est jamais perdu.

X. M. : Je me souviens d'une phrase qui n'est pas dans le film, mais qui raconte bien aussi en quoi ce dispositif est différent : « Tu m'intéresses, j'aimerais beaucoup travailler avec toi », dit souvent Antoine aux élèves lorsqu'il les rencontre pour la première fois. Ça désarçonne complètement ces adolescents. Dans l'institution scolaire, ils n'ont été perçus jusqu'ici que comme des parasites ou des problèmes. Cette phrase d'Antoine, elle propose d'instaurer une relation complètement différente, où l'élève est regardé comme une personne riche de multiples possibles, et même comme une chance pour l'enseignant.

Vous faites aussi une grande place aux parents. Pour quelle raison ?

A. M. : Parce qu'ils sont placés au cœur du processus. Il faut imaginer dans quelle difficulté relationnelle sont la plupart d'entre eux avec leur fils ou leur fille. Ils se sentent coupables, ou bien ils sont en colère, ou encore ils ont perdu tout espoir de voir leur enfant s'en sortir. À Starter, ils sont mis en position d'acteurs. Antoine fait le bilan avec eux au moins une fois par semaine, il ne manque jamais de leur dire quand ça va bien, il les sollicite pour crever les abcès, et peu à peu des parents qui étaient dans une forme d'impasse ou de renoncement se sentent en quelque sorte réhabilités.

X. M. : Starter leur redonne de l'attention, et modestement, avec le film, on essaie de faire la même chose.

Les adolescents, ce sont aussi des corps, nerveux, changeants. Comment avez-vous filmé la vibration physique de ces adolescents ?

X. M. : Starter est un lieu où la parole circule beaucoup. En un sens, c'est d'abord un film de parole, de mots qui s'élaborent, qui éveillent, qui percutent, qui adoucissent. Mais les adolescents qu'on filme ne se résument pas à Starter. Ils ne sont jamais seulement des élèves. Ils sont autre chose, et cette autre chose ce sont des corps pleins de vie, de colère, d'affects, de séduction. Avant de tourner, on savait qu'il fallait être attentifs à cela, afin que l'on soit capable de le saisir : le chant, la boxe, l'errance, la joie pure sur une balançoire... mais aussi, plus simplement, la durée d'un plan rapproché sur un visage silencieux.

C'est pour cela que vous avez choisi le format Scope ?

A. M. : On s'est décidés très tôt pour ce format, qui a l'avantage de facilement capter les situations de face-à-face, mais possède aussi quelque chose de souverain. On les trouvait beaux, ces adolescents, et on voulait restituer ça sur grand écran. C'était une manière de leur dire : « Il y a aussi une place pour vous dans le cinéma français. »

« Dans l'institution scolaire, ces adolescents n'ont été perçus jusqu'ici que comme des parasites ou des problèmes. »





« Dans la morosité ambiante, ça fait du bien de voir des gens si combatifs, qui réussissent à contrecarrer la fatalité de l'exclusion. »

Et le recours à la voix off pour que les adolescents se racontent ?

X. M. : Ce qui a grandi en nous au fil des semaines, c'est l'idée que ces adolescents, qui font l'objet de beaucoup de discours, de la part de l'Aide à l'enfance, des adultes et des institutions en général, devaient avoir la parole dans un cadre qui ne serait qu'à eux. On a élaboré ensemble un questionnaire, ils ont choisi de quoi ils voulaient parler. Même s'ils ne prononcent seulement que quelques phrases, elles résonnent avec force, et ces moments-là sont pleinement à eux.

A. M. : Ziyad, par exemple, nous dit qu'il n'a pas envie de parler des problèmes qu'il a avec sa mère. Ce refus, c'est une manière pour lui d'affirmer que son point de vue existe, et même si personne ne peut y avoir accès, cela bouscule le regard que l'on porte sur lui : il a sa version des faits, on sent qu'il ne faut pas trop vite le juger.

Avec un matériau si riche, comment avez-vous abordé le montage ?

X. M. : Ce qui nous a guidés, c'est le refus de raconter l'histoire depuis ce que l'on savait être sa fin. Il fallait absolument restituer l'état d'indétermination dans lequel on était, nous, face à ces adolescents, afin que le spectateur soit dans la même incertitude que la nôtre en suivant une année à Starter. Rien n'était écrit à l'avance. Pour chacun d'entre eux, tout pouvait basculer d'un côté comme de l'autre. Et c'est vrai encore après Starter : la plupart semblent sur de bons rails, mais jusqu'à quand ?

A. M. : On a été aussi très attentifs à la place que devait occuper « l'en-dehors » de Starter. Impossible de saisir ce que le dispositif combat ou répare si on n'a pas accès au monde d'où viennent les élèves et qu'ils rejoignent après les cours. Le foyer pour certains, le quartier pour d'autres. Et pour Antoine, une maison avec une famille : on le montre à peine, en quelques plans, mais cela permet de comprendre qu'il n'est pas un moine-soldat de l'Éducation Nationale, qui aurait tout sacrifié pour son métier. Sans cette courte séquence, le film n'est pas le même.

Si vous deviez qualifier en un mot ce que cette expérience vous a laissé, quel serait-il ?

A. M. : La lumière. On suit des parcours de vie accidentés, on est vraiment dans le dur de la société française, et pourtant ce tournage a été une expérience lumineuse. Parce qu'il y a de la beauté sur les visages de ces adolescents et qu'on sent que rien n'est jamais fini, qu'il est toujours possible d'espérer.

X. M. : Le mot qui me vient en pensant à ce film, c'est « énergie ». Avec humilité, ce petit laboratoire social qu'est Starter poursuit des ambitions immenses. Dans la morosité ambiante, alors qu'on pourrait tous être tentés de renoncer à changer les choses et que le métier d'enseignant n'attire plus, ça fait du bien de voir des gens si combatifs, qui réussissent à contrecarrer la fatalité de l'exclusion. Ce qu'ils entreprennent n'est pas sacrificiel : ils s'épanouissent dans leurs efforts quotidiens parce qu'ils savent que ce qu'ils font a du sens. Ils dépensent beaucoup d'énergie mais ils se sentent tous les jours utiles. On a besoin de voir ça, de temps en temps, pour ne pas oublier que le monde sera ce qu'on aura la force d'en faire.

REPÈRES

Le dispositif STARTER



Implanté depuis 2012 au sein du Lycée Professionnel Guynemer à Grenoble, le dispositif Starter accueille des élèves de 3^{ème} (14/15 ans) en situation de décrochage scolaire.

Ces élèves, qui ont ébauché un projet d'orientation professionnelle, ont la possibilité d'effectuer une année scolaire sous la responsabilité d'un enseignant spécialisé, coordonnateur du dispositif, et de deux professeurs de lycée professionnel. Cette équipe est placée sous l'autorité du Proviseur du Lycée Guynemer.

Les élèves pourront, pendant cette année scolaire, effectuer dix semaines de stage en milieu professionnel. Au titre de l'article L 401-1 du Code de l'éducation, le dispositif Starter est reconnu pour son caractère expérimental comme innovation pédagogique.

Le dispositif Starter articule étroitement les enseignements généraux et la découverte des métiers, tant en entreprise qu'en établissement de formation professionnelle.

L'organisation pédagogique du dispositif Starter favorise l'écoute, l'expression, le développement d'une estime personnelle. Les familles sont sollicitées, rassurées et mobilisées très régulièrement.

Le dispositif Starter est également un espace de recherche et de formation pour les professionnels de l'éducation et de l'enseignement et accueille régulièrement des étudiants stagiaires.



En chiffres : bilan 2012-2021

141 élèves accompagnés

90,5% de présence
(moyenne depuis 2012)

50 contrats d'apprentissage
signés

41 orientations en bac
professionnel

93.3% des élèves sortants
en formation professionnelle

100% de réussite
au CFG depuis 2012

35% de réussite au DNB
série professionnelle

Un réseau de plus de **400**
professionnels partenaires

Source : Starter

Le décrochage scolaire

QU'EST-CE QU'UN ÉLÈVE DÉCROCHEUR ?

On nomme ainsi un enfant qui **sort du système scolaire sans diplôme**, que ce soit le Brevet des collèges, un CAP, un BEP...

En France, l'école est obligatoire jusqu'à 16 ans. L'Union européenne, elle, parle de **NEET : Not in employment, education or training**.

Si depuis les années 1970, le taux de décrochage scolaire baisse régulièrement, il n'en est pas moins un problème éducatif, mais aussi politique, social et économique.



QUI SONT LES ÉLÈVES DÉCROCHEURS ?

Selon une étude réalisée par le ministère de l'Éducation nationale en 2014, le **milieu socio-économique** influence grandement le **risque de décrochage scolaire**.

Les élèves issus des milieux populaires ont beaucoup plus de chances de se retrouver en situation de décrochage scolaire que les enfants des milieux les plus favorisés, et ce, à compétences scolaires identiques !

D'après l'Insee, les élèves touchés ont souvent rencontré un « **parcours de vie difficile** ». Ainsi, 24 % d'entre eux ont des parents divorcés ou séparés, 21 % ont eu un problème de santé qui a affecté leur scolarité et 22 % ont été confrontés à la maladie ou à la mort d'un parent. Le décrochage scolaire frappe davantage les familles nombreuses : plus d'un quart des élèves concernés (29 %) a plus de trois frères et sœurs. Les garçons sont plus touchés par ce phénomène. Leurs mères sont généralement peu diplômées, seules 15 % d'entre elles étant titulaires d'un baccalauréat.

Certains signes peuvent alerter les parents et les équipes pédagogiques : troubles du comportement, absentéisme, attitudes provocantes, baisse importante et rapide des résultats scolaires...



Le décrochage scolaire en France en quelques chiffres (2020) :

16 ans c'est l'âge jusqu'auquel la scolarisation est obligatoire.

5,2% des 14-16 ans ne sont pas scolarisés.

100 000 jeunes, soit 9,2%, ont quitté le système scolaire sans diplôme en 2019. Ils étaient 140 000 en 2014.

Seulement **16%** des jeunes dont les parents sont ouvriers font des études supérieures (licence, master, doctorat) contre 67% des 25-34 ans dont les parents ont un statut de cadre ou une profession intermédiaire supérieure.

QUELQUES FACTEURS DE DÉCROCHAGE

- Un système de formation scolaire inadapté à la diversité des parcours
- les carences de l'orientation et des offres de formations
- un apprentissage dépendant des conditions économiques
- la formation des enseignants, souvent mal préparés aux difficultés psycho-sociales des élèves
- le manque de contact avec les familles

Le saviez-vous ?

Le 21 septembre est la Journée nationale du refus de l'échec scolaire.

QUELLES SONT LES CONSÉQUENCES DU DÉCROCHAGE ?

Au niveau individuel, les élèves décrocheurs sont isolés et risquent davantage de tomber en **dépression** ou dans la **délinquance**.

Le décrochage favorise également les **troubles alimentaires, la consommation de tabac, de drogue ou d'alcool**.

Le décrochage scolaire constitue un **handicap important pour l'accès à l'emploi** de ces jeunes.

Au niveau économique, on estime le **coût pour la collectivité** d'un décrochage scolaire à 230 000€ par élève (pour l'ensemble du parcours de la personne concernée).



Sources :

<https://www.education.gouv.fr/l-etat-de-l-ecole-2020-307185>

<https://www.education.gouv.fr/sortants-sans-diplome-et-sortants-precoces-10754>

<https://www.verslehaut.org/actualites/lutte-contre-le-decrochage-scolaire-objectif-2020-presque-atteint-pour-les-pays-europeens/>

<https://www.doctissimo.fr/famille/scolarite/reperer-aider-decrochage-scolaire>

<https://jobimpact.fr/mag/decrochage-scolaire-chiffres>

POUR ALLER PLUS LOIN

Entretien avec le chercheur Pierre-Yves Bernard

Pierre-Yves Bernard est maître de conférences en sciences de l'éducation. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur le décrochage scolaire et notamment *Le décrochage scolaire* (Presses Universitaires de France, collection Que Sais-Je, 2011). Nous lui avons demandé de réagir au film *Un bon début* et de replacer le film dans le contexte plus large de la lutte contre le décrochage scolaire.

Quelle est l'ampleur du décrochage scolaire en France ? Le nombre d'élèves qui sortent du système scolaire sans diplôme a-t-il tendance à augmenter ou à baisser ces dernières années ?

Pierre-Yves Bernard : Il faut d'abord se mettre d'accord sur les termes. Ce que l'on appelle le « décrochage scolaire » aujourd'hui équivaut aux sorties sans diplôme d'il y a vingt ans. Il désigne donc les jeunes qui sortent du système éducatif sans avoir obtenu au minimum un CAP ou un baccalauréat. Les diplômés qui ont commencé une formation de second cycle mais qui l'ont arrêtée sont aussi inclus dans les statistiques de l'Éducation nationale. Par exemple, un élève qui aurait commencé un bac pro et l'aurait interrompu est considéré comme décrocheur, même s'il a un CAP. Ces situations restent cependant marginales. Les sortants du système éducatif sans diplôme sont autour de 12%, soit plus d'un jeune sur dix. Cela représente 80 000 jeunes sur des promotions de 700 000 élèves. L'ampleur est significative mais la tendance est à la baisse.

Historiquement, à quelle époque a-t-on pris conscience du phénomène du décrochage ? Les actions mises en œuvre ont-elles permis d'endiguer le phénomène ?

Les premiers dispositifs pour lutter contre les sorties problématiques du système éducatif sont mis en place à la fin des années 1970, mais il faut attendre le début des années 80 pour que le décrochage scolaire ne devienne un vrai sujet de préoccupation. Le problème à l'époque ce ne sont pas les sorties sans diplôme, telles que nous les définissons aujourd'hui, mais les sorties sans qualifications. En effet, à l'époque, près de la moitié des jeunes sort de l'école sans diplôme, il est donc difficile de considérer qu'ils sont tous dans une situation problématique. Un jeune qui sort de deux ans de CAP



est alors considéré comme « qualifié », même s'il n'a pas obtenu le diplôme.

Les premières mesures contre le décrochage scolaire sont prises au début des années 80 à la suite du rapport Schwartz, dont la plus visible est la création des missions locales, chargées d'accueillir cette jeunesse en difficulté. L'idée est de construire avec eux des solutions d'insertion professionnelle. Dans les années 90 est créée la Mission Générale d'Insertion (MGI). En 2000, le Sommet de Lisbonne préconise une action forte sur le décrochage scolaire. L'idée est d'augmenter le niveau de formation de la jeunesse partout en Europe et de réduire à moins de 10% la part des jeunes sans diplômes parmi les 18-24 ans. En France, les politiques de la ville mettent également le doigt sur le problème, et des événements comme la crise des banlieues de 2005 renforcent la prise de conscience.

Une fenêtre s'ouvre ainsi autour de 2006-2009 et l'expression « décrochage scolaire » commence à rentrer dans le langage administratif. En 2013, la Mission Générale d'Insertion devient la Mission de Lutte contre le décrochage scolaire.

L'idée est alors de prendre en charge ces jeunes et de trouver des solutions. Le décrochage est redevenu une problématique première avec la crise sanitaire, après une petite parenthèse entre 2017 et 2020.

Un bon début présente le parcours de plusieurs jeunes qui ont des situations personnelles et familiales compliquées. Quels sont les facteurs qui favorisent le décrochage scolaire chez les adolescent-es ?

Le film traduit bien la réalité des parcours de ces jeunes. Il faut préciser qu'il s'agit de jeunes mineurs de moins de 16 ans, sous obligation scolaire, en rupture avec l'école. Toutes les études montrent qu'il s'agit du public le plus désavantagé, le plus touché par les problématiques que l'on voit dans le film : placement, structures familiales défaillantes, souffrances psychiques, phobie scolaire... Notons cependant que la réalité du décrochage scolaire est plus large que cela : une grande partie du phénomène se manifeste à partir de 16 ans, plutôt dans l'enseignement professionnel. Une situation de précarité économique et sociale, de fragilité, va souvent avoir un effet sur la scolarité des enfants. Nous le voyons bien dans le film : les ruptures et les moments familiaux difficiles vont impacter le parcours scolaire de manière parfois très forte. Cela ne veut évidemment pas dire que tous les jeunes des milieux populaires décrochent, mais le décrochage scolaire reflète les inégalités sociales. On le voit également au niveau géographique : il y a moins de décrochage dans l'ouest de la France que dans le nord. On note aussi qu'il y a plus de garçons

décrocheurs que de filles. Le rapport à la norme scolaire est plus facile dans les socialisations féminines et plus compliqué dans des socialisations masculines qui valorisent une certaine affirmation de soi dans le conflit. Cependant, il est très compliqué de parler de facteurs généraux. Parfois, il suffit d'un traumatisme à un moment de la scolarité pour que tout bascule. La question du rapport à l'école et de la façon dont on accueille les jeunes qui peuvent être un peu différents, un peu éloignés de la norme scolaire est très importante.

La classe du film est composée d'un nombre d'élèves limité. Le suivi au cas par cas est-il primordial pour ces élèves en difficulté ?

Oui et on le voit bien dans le film : l'équipe pédagogique fait un travail sur mesure, très individualisé, de partenariat avec les familles mais aussi avec les éducateurs pour les jeunes qui sont en foyer. Cela nécessite beaucoup de temps et n'est réalisable qu'avec des petits effectifs.

« Une situation de précarité économique et sociale, de fragilité, va souvent avoir un effet sur la scolarité des enfants. Le décrochage scolaire reflète les inégalités sociales. »



« Plus les jeunes sont dans un projet dans lequel ils réalisent quelque chose, en dehors de prescriptions purement scolaires, plus ils retrouvent de la confiance en eux. »



Un bon début montre aussi des parents qui semblent souvent dépassés par les événements. Quel rôle ont-ils à jouer pour redonner à leurs enfants l'envie d'aller à l'école ?

Dans le film, l'équipe pédagogique affiche une volonté très forte d'inclure la famille. Toutes les études le montrent : les parents ont un rôle très important à jouer. Le manque d'implication des proches est un facteur de décrochage surtout quand il s'ajoute à d'autres difficultés : parcours chaotiques, précarité, distance vis-à-vis de la norme scolaire et des apprentissages... Il y a une dizaine d'années, le dispositif de la « Mallette des parents » avait été expérimenté pour informer et impliquer ces derniers dans la vie scolaire. Elle montrait une certaine efficacité.

Plusieurs élèves confient ne pas avoir confiance en leur avenir. L'insertion précoce dans la vie professionnelle est-elle un enjeu important pour lutter contre le décrochage scolaire ?

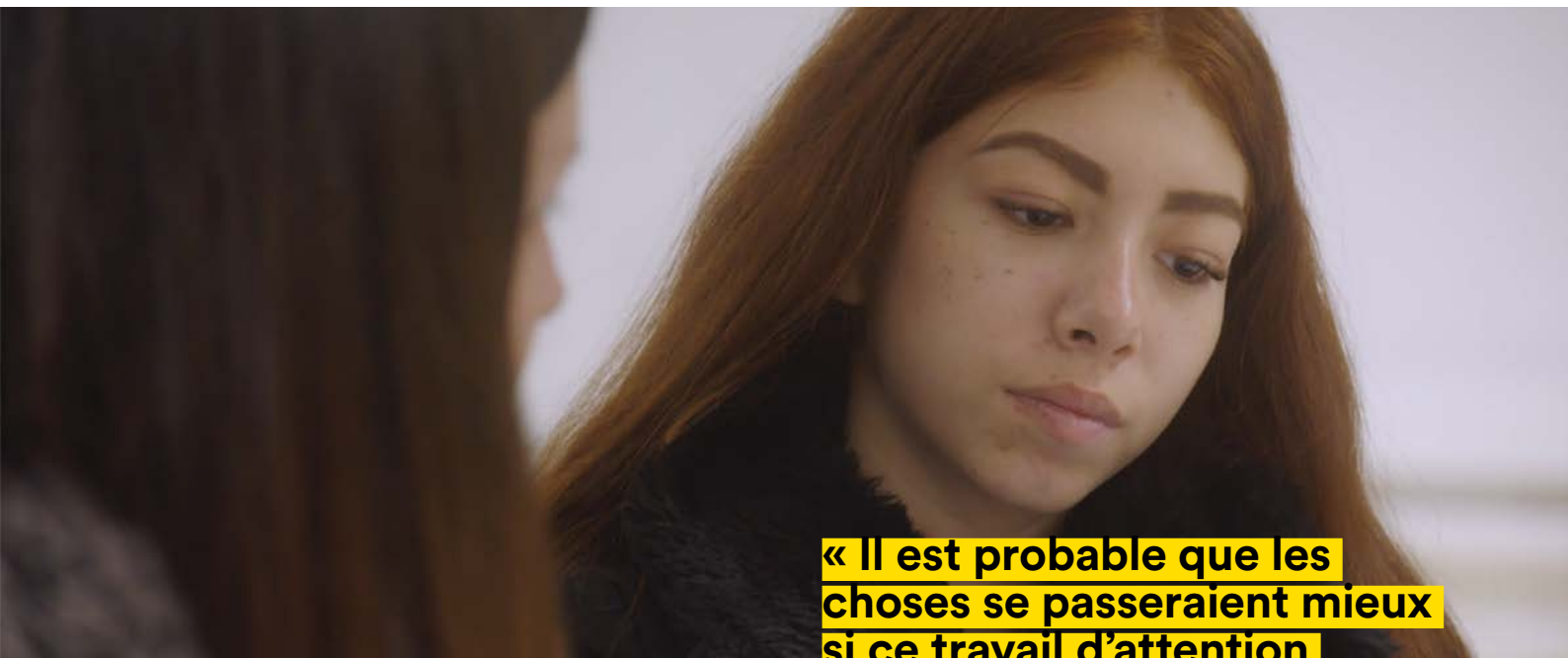
L'injonction au projet peut être compliquée pour ces jeunes. Non seulement ils sont perdus par rapport à leurs conditions de vie, à leur situation familiale, mais en plus on leur fait choisir leur projet professionnel très tôt. L'enseignement professionnel est d'ailleurs l'endroit où il y a le plus de ruptures et de décrochages scolaires, notamment parce que les orientations, sans forcément avoir été imposées ou contraintes, ont été construites selon ce qui était disponible, selon les classes où il y

avait de la place... La vocation n'est pas forcément prise en compte. On demande à ces jeunes de faire un projet professionnel à 14 ans alors même que ce sont ceux pour qui les possibilités offertes sont les plus restreintes.

Pour certains cela fonctionne.

Oui, les univers professionnels peuvent permettre à certains de se réaliser. Une scène du film montre notamment l'exemple de ce jeune qui a du mal à se présenter à l'oral du brevet selon un exercice imposé, mais qui devient très éloquent quand il doit parler de son expérience professionnelle. Plus les jeunes sont dans un projet dans lequel ils réalisent quelque chose, en dehors de prescriptions purement scolaires, plus ils retrouvent de la confiance en eux.





« Il est probable que les choses se passeraient mieux si ce travail d'attention aux personnes et de bienveillance existait dans le cadre du système éducatif ordinaire. »

Vous avez étudié le décrochage scolaire sur le terrain. Quels sont les dispositifs qui « marchent » et produisent des résultats ?

Dans les enquêtes de terrain que j'ai pu réaliser ces dernières années, deux expériences me semblent intéressantes. La première concerne les écoles de production, qui sont un réseau d'écoles privées proposant à des jeunes plutôt en difficulté de faire une formation professionnelle, non pas en apprentissage mais sous un statut qui leur permet de produire pour une clientèle. Notre enquête a montré que le travail continu avec la clientèle et l'encadrement étaient très positifs pour ces jeunes. J'ai aussi étudié avec des collègues le service civique combiné. Les jeunes sont la moitié du temps dans un format plutôt scolaire, comme la classe Starter que l'on voit dans *Un bon début*, et l'autre moitié du temps en mission de service civique d'au moins six mois. Là encore, l'expérience est très positive. Les élèves sont responsabilisés, encadrés, et ils ont quelque chose à produire, ce qui les aide à se reconstruire. Ces jeunes ont souvent vécu une forme de disqualification scolaire. Leur confiance est abîmée, ils ont le sentiment de ne pas être à leur place, de ne pas être reconnus. Le fait d'être dans un milieu dans lequel la reconnaissance ne va pas passer par la note mais par le fait que le travail est fait ou non, cela change tout.

Que reprenez-vous du dispositif montré dans le film ?

Le dispositif Starter fonctionne avec le maintien d'une forme scolaire assez forte. Cela m'a frappé : on met des notes, on travaille des textes de Koltès et de La Fontaine... La forme scolaire est classique mais elle fonctionne pour deux raisons. Nous avons déjà parlé

de la première : l'équipe pédagogique est attentive aux personnes, elle s'intéresse aux jeunes et à leur environnement social et familial, elle est en lien avec les proches et les éducateurs. La deuxième raison c'est la bienveillance du coordinateur et de l'ensemble de l'équipe pédagogique qui est très soutenante. Ce n'est pas du tout le reflet des pratiques pédagogiques majoritaires. La question que nous devons nous poser est la suivante : pourquoi avons-nous besoin de ces dispositifs ? Il est probable que les choses se passeraient mieux si ce travail d'attention aux personnes et de bienveillance existait dans le cadre du système éducatif ordinaire.

Propos recueillis par Pauline Le Gall, juillet 2022



PARTENAIRES

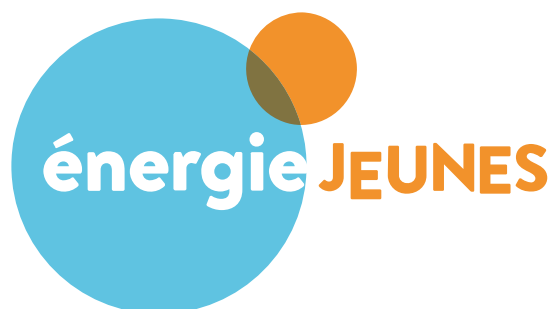
Ces trois associations nationales s'engagent, chacune à sa manière et avec ses outils, dans la lutte contre le décrochage scolaire. Elles s'associent à la sortie nationale du film *Un bon début* afin de faire mieux connaître cette cause.



Afev - Apprentis Solidaires Journée du refus de l'échec scolaire

Grâce à l'Afev, des milliers d'étudiants s'engagent chaque année pour accompagner des jeunes en difficulté scolaire et créer du lien dans les quartiers populaires. En luttant contre les inégalités éducatives et sociales, ils agissent pour une société plus juste et plus solidaire. Il y a 2 ans, l'Afev a mis en place le programme Apprentis solidaires pour rendre l'apprentissage accessible aux jeunes non-diplômés. Ce dispositif permet de les préparer à l'apprentissage à travers un engagement solidaire en les aidant à développer de nouvelles compétences pour obtenir un contrat en apprentissage dans une entreprise. Comment? En proposant des immersions en entreprise, des formations et des actions solidaires. Le mercredi 21 septembre, l'Afev organise la Journée du refus de l'échec scolaire pour favoriser la diffusion des pratiques de lutte contre l'échec scolaire. Cette 15^e édition aura comme thème: "Décrocher un apprentissage, le meilleur moyen de raccrocher ?".

<https://afev.org/>



Énergie Jeunes

Depuis 2009, **Énergie Jeunes** combat les inégalités scolaires. L'association intervient dans les classes, avec des programmes pédagogiques innovants qui provoquent des déclics psychologiques et aident tous les élèves à aimer apprendre.

"Notre combat, c'est la lutte pour l'égalité des chances par des actions de prévention du décrochage scolaire. Notre but est de permettre à tous les élèves d'aimer apprendre. Nous intervenons chaque

année auprès de 120 000 élèves du CM2 à la 3^e, dans les banlieues mais aussi de plus en plus dans des territoires ruraux, partout où l'orientation des jeunes est contrainte par manque d'information, de soutien familial ou de modèles inspirants. Nous déployons des programmes pédagogiques très innovants, qui sont coanimés dans la salle de classe par un binôme de volontaires Énergie Jeunes, avec le professeur."

<https://energiejeunes.fr/>



Réseau des Écoles de la 2^{ème} chance

L'E2C (**École de la 2^{ème} chance**), c'est un parcours de formation et d'accompagnement individualisé pour les jeunes sans diplôme ou titulaires d'un diplôme pouvant aller jusqu'au baccalauréat ou équivalent, souhaitant accéder à un emploi ou une formation. Le Réseau E2C France regroupe 139 sites-Écoles sur tout le territoire national. L'E2C est une solution structurante du Contrat d'Engagement Jeune (CEJ) et peut être mobilisée, à ce titre, comme une étape du parcours CEJ. Un jeune en CEJ peut donc candidater pour intégrer une E2C.

<https://reseau-e2c.fr/>

Pour en savoir plus,
organiser une projection ou un débat autour du film,
merci de nous contacter :

contact@zerodeconduite.net / 01 40 34 92 08

